

**Plus que
les étoiles**

Johanna Gleise

**Plus que
les étoiles**

livrecommelair.com

Découvrez aussi les autres tomes de la trilogie :

Les Encerclés, mars 2016

Carpe Noctem, août 2018

Mon site internet :

livrecommelair.com

*Je vous invite à me faire un petit retour de lecture
en m'écrivant à : johanna.gleise@gmail.com 😊*



Un petit mot sur mon choix d'auto-édition...

Ce roman est publié de façon indépendante, autonome et joyeuse. Il a été imprimé sur du papier recyclé par mon imprimeur local et relié à la main par mes soins. Le livre, comme l'histoire qu'il raconte, est pour moi un objet d'artisanat et, plus encore, un produit vivant. C'est parfois une réponse, mais plus souvent un questionnement, qui glisse de mains en mains...

Pour vous le partager, j'ai préféré aux grands réseaux de distribution les petits circuits, la vente directe, le contact avec les lecteurs, les rencontres.

En l'offrant (à quelqu'un, à vous-même) vous contribuez à me permettre de vivre de ma passion en toute humilité et intégrité : merci ! ♥

© Johanna Gleise, 2022

ISBN: 978-2-9564777-4-7

MUSIQUES

L'écriture de ce roman a été accompagnée par :

The Midnight
Philippe Séranne
Keny Arkana
Pomme
Ludovico Einaudi
Les Matinales d'Édouard Baer

ILLUSTRATIONS

Les dessins des grands chapitres
sont des cadeaux offerts par:

Grichka : chapitre 1
Sabrine Granieri (Sabrimgo) : chapitres 2, 4, 7, 8, 9
Jérôme Galvin : chapitre 3
Aurélie Listrat (Mama Lili) : chapitre 10
Clare Trevens : épilogue
L'art de rue ! chapitre 1, 5

(Les autres dessins sont tous de moi)
(plus d'illustrations sur livrecommelair.com)

" Vouloir un jour vivre ses rêves
Laisser s'échapper tout ce que l'on aime
Deviner les chemins secrets de la sève
Chercher en soi les luciers endormies

Chercher toujours ne jamais arriver
Voir loin ce demain tout à semer
Risquer chaque jour un peu plus encore
Attendre et se dépêcher lentement

Allumer des braiers au fond de l'âme
Jeter à terre ces chaînes qui nous ensèrent
Briser les liens qui nous rassurent
Ébranler les dagues qui retiennent les passions

Partir ivre sur l'océan de la Vie ... "

Philippe Sérane, "Vic"

PROLOGUE

Me voilà revenue au monde.
Après avoir tant tourné, me revoilà ici.
À la fin d'une boucle, au début d'une autre.
Pour traverser le grand renversement des choses.
J'entrevois à peine les possibles sortis des décombres.
Tout reste encore à écrire...



CHAPITRE

1



*Juste des chroniqueurs
d'un monde en noir et blanc
à mettre en couleur...*

Illustration : Graffiti tracé sur un mur de Digne par des Encerclés, signé Grichka

Texte de Grand Corps Malade dans la chanson « Je m'écris » de Kery James (« on est juste des chroniqueurs d'un quotidien en noir et blanc qu'on essaie de mettre en couleur »)

Je commence aujourd'hui.

On m'a conseillé de tenir un journal, et d'écrire dedans chaque fois que j'en sentirai le besoin. Alors je commence. Je vais y laisser couler tout ce qui déborde de moi, comme une pluie qui tomberait de ma tête. L'encre de mon ciel.

J'ai commencé aujourd'hui, donc. C'était mon tout premier jour dans l'agence. J'étais dévorée de trac quand j'ai passé les portiques de sécurité. J'essayais de marcher droit, de me fondre dans le milieu, de faire comme si je n'étais pas perdue, comme si je connaissais déjà tout ce qu'il y avait à connaître. Mais en arrivant dans les bureaux, le trac s'est transformé en crise d'angoisse foudroyante.

C'est monté du dedans, des bas-fonds de mon ventre. J'ai cru que j'allais vomir, j'ai vite demandé les toilettes à quelqu'un et je m'y suis ruée (sans le laisser paraître) pour recracher le petit déjeuner que je n'avais même pas réussi à prendre. Rien n'est sorti, comme si j'avais tout imaginé. Seulement les efforts que j'ai faits sont bien réels, eux. J'ai travaillé si dur pour en arriver là, pour arriver à ne pas vomir là, dans ces toilettes de cette agence.

La chef de section m'a reçue personnellement dans son bureau pour me faire signer le contrat. J'avais les mains moites et le ventre noué, elle avait l'air fatiguée et affairée. Il y avait entre nous l'énergie d'un commencement mais aussi une sorte de prudence, d'attente réciproque.

Katherine Shlouk est une femme dont la réputation n'est plus à faire. D'une cinquantaine dynamique, elle manage la section où j'ai été affectée avec rigueur, efficacité, pugnacité,

et juste ce qu'il faut de démesure pour créer sa légende. Rien qu'à écrire son nom ici, je suis traversée d'un frémissement de peur, comme si penser simplement à elle pouvait la faire apparaître.

On l'entend généralement arriver de loin dans les bureaux, les talons plats de ses chaussures claquant avec énergie à chacun de ses pas. Katherine Shlouk est un ouragan qui vous fait sortir de vous-même, elle fait régner la terreur autant que la bravoure dans sa section et vous embarque toutes voiles dehors sur son navire sans océan. Sa compétence et sa réactivité, mais aussi son franc-parler et son aplomb forcent le respect de tous, y compris de la Direction elle-même.

– Asseyez-vous ma petite, m'a-t-elle lancé vivement lorsque je suis entrée dans son bureau.

Je me suis assise. Katherine ne me regardait pas. De grandes lunettes encadrent son visage ridé, sévère et expressif. Ses cheveux semblent coiffés ou plutôt décoiffés à la mesure de son travail. Elle avait les yeux baissés sur mon dossier, dont elle lisait à haute voix quelques éléments, si vite qu'elle en avalait les mots :

– Pamela Aradia... Vous avez 24 ans, vous vivez à Aix en Provence, célibataire sans enfant, vous avez fait une classe prépa avant de passer notre concours d'entrée, vous avez validé brillamment la formation externe, bravo. Vous avez terminé deuxième à l'examen.

Elle a fait une pause pour me regarder par-dessus ses lunettes, comme pour vérifier qu'elle ne s'était pas trompée de marchandise. Elle semblait attendre une validation de ma part, et moi je ne savais pas si je devais répondre quelque chose, si c'était à moi de parler ou simplement de confirmer, alors je me suis contentée de sourire aimablement. Katherine a reposé ma fiche à plat sur le bureau :

– J'ai bien étudié votre dossier, a-t-elle dit en remontant ses lunettes sur sa tête. J'ai besoin de savoir à qui j'ai affaire,

qui je fais entrer dans ma section ; vous comprenez ?

– Naturellement, madame.

– L'ennui, c'est qu'avec tous les dossiers du monde, on ne peut jamais savoir comment les gens réagiront quand ils seront sur le terrain. Ici, ce n'est plus l'école. Donc je dois savoir qui je fais entrer dans ma section, mais vous, il faut que vous sachiez ce qui vous attend. Je ne peux pas me permettre de recruter des gens qui ne tiendront pas le coup. Vous tiendrez le coup ?

– J'ai tenu jusque-là, madame.

Katherine a souri et m'a scrutée un instant avant de balancer un feuillet devant moi.

– Voici votre contrat. Quand vous aurez signé, vous serez sous mon commandement. Vous serez tenue d'obéir aux ordres de la hiérarchie, c'est-à-dire les miens, sans discuter et quels qu'ils soient. Est-ce que c'est bien clair ?

– Oui, madame.

– S'il vous est demandé de faire quelque chose de fou, d'impossible, ou d'immoral, vous le ferez sans discuter.

– Oui.

– Votre contrat compte quarante-cinq heures par semaine, mais attendez-vous à faire toujours des heures sup'. Ça ne vous pose pas de problème ?

– Non.

– Ici les missions passent avant tout le reste. Vous n'aurez pas le temps d'avoir une vie privée épanouissante. C'est ici que vous vous épanouirez. Dans ma section tout le monde est logé à la même enseigne : vous serez traitée à égalité avec les autres agents de votre classe. Si quelque chose vous semble incorrect, vous devrez m'en faire part tout de suite. Vous devrez aussi m'en informer si certains ne font pas leur job. La situation est déjà assez touchy, on ne peut pas se permettre de garder des tire-au-flanc dans l'équipage. OK ?

– OK.

– Vous bénéficierez de la protection du Centre en ce qui concerne vos données privées, ainsi que d'une protection personnelle en cas de besoin. Eh oui, les gens sont cons, sachez-le. Vous pouvez avoir des ennuis simplement parce que vous bossez chez nous. De votre côté vous devez respecter une clause de confidentialité absolue. Interdiction de divulguer quoi que ce soit à qui que ce soit sur les méthodes, les missions, les agents. Interdiction bien sûr de filmer et de prendre des photos ici. Interdiction en somme de faire quoi que ce soit, ici ou dans votre vie privée, qui puisse compromettre le Centre.

Je ne voyais pas très bien ce que cette dernière proscription voulait dire exactement ; en réalité moins elle était précise, plus elle était étendue.

– Compris ?

– Compris, madame.

– Cependant vous avez le droit de tenir un journal privé, et je vous conseille de le faire. Ce que vous allez vivre ici n'est pas quelque chose que tout le monde peut supporter. Je sais que vous n'êtes pas tout le monde, ne serait-ce que parce que vous êtes là, mais vous aurez besoin d'un exutoire, et vous y avez droit. Veillez seulement à ce que personne ne trouve jamais votre exutoire. Surtout pas moi.

– Bien, madame.

– Considérez que vous appartenez à la République. Tout ce que vous faites, y compris dans votre vie privée, doit être corporate. Vous devez être irréprochable et exemplaire dans chaque moment et chaque aspect de votre vie.

J'acquiesçais à tout, en me demandant soudain à quel moment toutes ces injonctions étaient passées au présent. C'était comme si faire partie du Centre était d'un coup devenu, sans aucune transition, une réalité immédiate.

Katherine Shlouk a posé sur le bureau, devant moi : une pile de vêtements pliés, un téléphone, une montre électronique et des armes à feu.

– Voici votre équipement individuel. Vos armes de poing, pour commencer. C'est l'entreprise partenaire Berserk qui assure tout notre armement. Sachez que nous avons l'autorisation de porter nos 9mm même en dehors de nos heures de service, ce que je vous conseille de faire. Personnellement, mon Berserk F12 ne me quitte jamais, même chez moi. Beaucoup plus fidèle et moins emmerdant qu'un homme ! Voici ensuite votre téléphone, sécurisé évidemment. Ici, votre tailleur pour le bureau. Vous passerez à l'équipement cet après-midi pour récupérer votre uniforme d'intervention et le reste de vos accessoires. Vous devrez toujours garder à portée de main votre équipement tactique opé et vous tenir prête à partir en intervention à tout moment. C'est bien clair ?

– Oui madame.

De toute façon je vois mal comment j'aurais pu dire « non » à un quelconque moment de cet entretien.

Pour finir, la chef a avancé devant moi la montre électronique :

– Ce machin, là, c'est le traceur porté par tous les agents du Centre. À partir de maintenant, vous serez dans le devoir de le porter sur vous H24, et ce même pendant vos jours off.

Katherine m'a regardée en se taisant une seconde, les sourcils levés, et je n'ai d'abord pas bien saisi ce qu'elle attendait.

– Qu'est-ce que vous n'avez pas compris dans *à partir de maintenant, vous devez porter ce truc H24* ?

En un sursaut, j'ai vite attrapé la montre pour l'attacher à mon poignet. Des informations digitales se sont mises en route sur le petit écran.

– Ce traceur est un outil de sécurité de pointe. Il transmet

toutes ses données à mon téléphone en temps réel. Grâce à lui je peux savoir où vous vous trouvez à tout moment et dans quel état vous êtes : j'ai votre pouls, votre tension, votre pression artérielle...

À la façon dont Katherine disait *j'ai votre pouls* et *j'ai votre tension* on aurait dit qu'elle les possédait, exactement comme un accessoire de plus dans la panoplie, mais qui lui revenait à elle et non à moi. Comme pour me rassurer, elle a relevé la manche de sa veste pour dévoiler son propre traceur autour de son poignet.

– J'ai le mien aussi, bien entendu. Il peut servir aussi à envoyer des messages, des appels, des alertes et éventuellement à vous donner l'heure. Ça vous sera utile pour ne pas arriver en retard à nos meetings.

Comme par association d'idée, elle a regardé l'heure et m'a demandé si j'avais des questions d'un air déjà si affairé qu'il était difficile d'imaginer lui faire perdre encore son temps avec des questions.

J'ai signé les deux copies du contrat.

– On commence quand ?



Lorsque je suis sortie de l'entretien, une partie de mon trac s'était fondue dans mon ventre et l'autre s'y était enroulée en une boule de stress qui, depuis, est restée là. Maintenant que j'ai été reçue, il va falloir être à la hauteur. Ce n'est pas rien, d'intégrer la milice nationale. Surtout dans une section aussi prestigieuse que celle de Katherine Shlouk.

En quittant l'agence, j'ai eu le sentiment d'ouvrir un nouveau chapitre de ma vie, et je me suis dit que ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de commencer un journal.



Voilà déjà deux semaines que je suis dans la section de Katherine Shlouk. Depuis mon arrivée, je n'ai pas fait de vagues. Je travaille, je prends mes marques, je fais tout pour monter les échelons. Même avec un excellent dossier, il faut faire ses preuves ici avant de se voir attribuer des missions importantes.

Le travail a déjà commencé à m'engloutir. Je croule sous les dossiers à traiter, les rapports à rendre et les objectifs à tenir auxquels s'ajoutent les urgences à gérer et les interventions à assurer. Je découvre que nous avons un énorme temps de retard sur le mouvement rebelle, et qu'ici quand tu commences ta journée, même en avance, tu es déjà en retard. Quand tu as terminé un dossier, tu es en retard sur le suivant. J'ai l'impression d'être entrée dans un tunnel qui n'a pas de sortie, et dont l'entrée s'est bouchée derrière moi. Parfois quand je rentre chez moi le soir et que j'essaie de souffler, je me rends compte que je n'ai pas respiré de toute la journée.

J'aimerais avoir plus de temps pour écrire dans ce journal, plus de temps pour mon exutoire, mais ce métier vous happe, ce métier vous prend, ce métier prend tout de vous et le soir, quand je rentre à mon appartement encore presque vide, tout à mon image, il ne reste plus grand chose de moi.

La journée commence à 5h30 avec ma boule au ventre habituelle. Je consulte mon téléphone, je me lève, je prends une douche, je m'habille avec mon tailleur uniforme, je bois un café, je prends la route. Le quotidien de millions d'autres Français, j'imagine, à peu de choses près. En général le stress augmente au fur et à mesure que j'approche du bureau. Parfois je voudrais conduire à reculons, jusqu'à rouler loin en arrière, jusqu'à rouler dans l'enfance s'il le faut.

Mon agence se situe non loin de la gare routière d'Aix, dans le quartier de la Méjanes. Les locaux, autrefois ceux d'une usine, avaient ensuite servi de bibliothèque et d'espace culturel avant d'être réquisitionnés par le Centre pour accueillir nos bureaux. Le commissariat de police d'à côté a été agrandi pour communiquer avec notre pôle d'intervention et former ainsi le principal complexe de sécurité de la ville, et le deuxième plus important de la région après celui de Marseille.

Il n'y avait pas de milice nationale avant, quand la situation était encore contrôlable. Si le « Centre » a été créé, c'est spécifiquement pour faire face à la montée du « Cercle », un groupe révolutionnaire d'extrémistes radicaux qui menace notre République depuis près de deux ans maintenant.

Après la période sombre des Grandes Émeutes qui avait ébranlé le pays il y a une vingtaine d'années, la République avait su retrouver la paix et la sécurité grâce au gouvernement instauré à l'époque et réélu sans faute depuis. J'ai le souvenir d'une enfance en sécurité dans un pays qui avait fraîchement retrouvé le calme après un chaos destructeur. Tout ce qui pouvait menacer la République avait été écarté, les ou-

tils de déviance interdits, les risques encadrés. On nous assurait partout que l'ordre serait maintenu coûte que coûte, et chaque mesure prise par l'État le confirmait. Malgré tout j'ai grandi dans la peur, dans la peur que la sécurité se fissure.

Et elle s'est fissurée.

Il y a cinq ou six ans, le Cercle a commencé à se faire connaître par des actes de rébellion commis dans quelques grandes villes, notamment Marseille. Les « Encerclés » revendiquaient une liberté qu'ils prônaient avec violence en défiant l'ordre établi, la loi et les valeurs mêmes de la République. La première fois que j'ai entendu parler d'eux, j'ai cru que ce n'étaient que de simples voyous sortis des zones fermées et qu'ils seraient rapidement arrêtés. Mais comme tout le monde je me suis trompée, car lorsque tout le monde a entendu parler du Cercle, c'était en fait déjà un vrai réseau. Un réseau beaucoup plus étendu et organisé que ce qu'on croyait, un réseau qui avait pris son ampleur dans le dos de la nation et qui avait pour but de lever une insurrection massive.

C'est donc pour arrêter ce mouvement de révolte que la milice a été créée. Je faisais mon Service National à l'époque, lorsque la situation s'est envenimée et que la terreur s'est répandue. Les actes de désobéissance isolés ont fait place à une violente guérilla organisée. Les délits des Encerclés sont devenus des crimes. Des gens de pouvoir ont été assassinés, des pressions ont été faites sur des dirigeants financiers et politiques, des attentats terribles ont été commis.

D'un coup on a entendu dire que le Cercle rassemblait des milliers de membres actifs, des centaines de milliers de civils pour les aider, et des millions de sympathisants. La révolte était devenue pandémique. On a compris que les Encerclés étaient prêts à tout pour faire éclater la fissure, et qu'ils iraient jusqu'au bout.

Aujourd'hui nous savons que nos ennemis agissent par factions autonomes sur tout le territoire, sans tête dirigeante

ni figure publique emblématique, et qu'ils frappent notre République à tous ses fondements, aussi bien politiques qu'économiques. Un important réseau civil les aide clandestinement, avec de nombreux infiltrés dans toutes les branches du système.

La sécurité nationale s'est renforcée, mais plus elle s'est renforcée, plus la réponse rebelle s'est radicalisée. Au sein de la population, les écarts se sont creusés entre partisans de la révolution et défenseurs de la République. On ne cherche plus à discuter dans ce pays, et chaque jour ce fossé qui coupe la France en deux nous enfonce de plus en plus dans la guerre civile... Comment l'éviter en réalité ?



Le Centre dépend du ministère de l'ordre et de la liberté, un ministère formé sur-mesure et qui a la particularité innovante d'être aussi une entreprise.

Pour la première fois, un ministre est donc aussi un chef d'entreprise, et une institution gouvernementale un business privé. L'idée était de constituer un organisme polyvalent qui aurait à la fois les avantages du public et du privé. La milice nationale reste donc une brigade des forces de l'ordre mais avec son fonctionnement propre ; c'est une véritable start-up, une institution inédite dans le domaine. Nous affrontons un mouvement neuf : pour le combattre, il fallait une réponse à son image.

Les différentes agences du Centre comme la nôtre, divisées en plusieurs sections, se partagent ainsi la tâche colossale d'anéantir le mouvement rebelle sur l'ensemble du territoire. À son lancement il y a eu une grande campagne nationale de recrutement, avec des milliers de postes à pourvoir dans des domaines de compétences variés. Moi, de par mon parcours scolaire, j'étais destinée à exercer plutôt une activité

de fonctionnaire supérieur, mais je ne savais pas trop ce que je voulais faire. J'avais toujours été excellente à l'école, ce qui m'avait plutôt fermé des portes contrairement à ce qu'on croit. Car la France ne veut pas faire n'importe quoi de ses bons éléments. Les élèves brillants, exactement comme les mauvais, sont orientés vers des carrières déjà choisies.

Quand le Centre nous a été présenté, j'ai vu l'opportunité de m'aventurer pour la première fois sur un chemin qu'on ne m'avait pas imposé d'avance. En plus de pouvoir choisir par moi-même, j'y ai vu l'occasion de m'engager et d'agir pour mon pays. D'agir pour empêcher la fissure de s'agrandir, pour restaurer la sécurité, rétablir l'ordre républicain et redonner à ma nation la grandeur d'un modèle solide de droiture dans un monde sans cesse menacé de chaos.

La formation a été dense, exigeante, pluridisciplinaire, immersive. Le centre de formation accueillait les futures recrues à temps plein : l'entraînement s'y concentrait de jour comme de nuit. Même le temps hors des heures de formation officielles, comme les repas, le ménage, les distractions, les activités, le sommeil ou la vie collective, faisait partie de la formation. Nous étions perfusés en continu par un enseignement d'une intensité telle qu'il ne pouvait pas vous laisser inchangé pour la suite de votre vie. Devenir milicien c'était accepter de devenir différent, de laisser une partie de soi derrière.

Compte tenu de mes prestations aux examens j'ai été orientée vers une section d'enquête. Les miliciens enquêteurs sont réputés pour être l'élite de la nouvelle sécurité, qui œuvre chaque instant au démantèlement du réseau rebelle.

J'ai donné tout ce que j'avais et j'ai terminé deuxième à l'examen régional. Et maintenant que j'ai été reçue dans la section de Katherine Shlouk, je découvre qu'ici, donner tout ce que j'ai ne sera jamais suffisant.

3

Aujourd'hui je suis allée avec un collègue inspecter un studio près du campus universitaire. Ça a commencé comme ça, oui. On a garé notre véhicule devant l'immeuble, et quand on est ressortis de l'inspection, la voiture était en train de brûler. Quelqu'un y avait mis le feu pendant notre inspection. S'il le faut, ce n'était même pas un Encerclé ; juste un civil antimilitariste, anti-sécurité, anti-République.

– La vieille Katherine va nous incendier, a lancé Aldo. Sans faire de mauvais jeu de mots...

Aldo Aluzzio est un agent comme moi tout chaudement recruté dans l'agence. Je le trouve plutôt sympathique, avenant, et même amusant. Il a mon âge, il est brun avec une fine barbe parfaitement entretenue, il a le regard droit et cette étrange façon de vous regarder vraiment dans les yeux quand vous lui parlez. De ce que j'ai vu en faisant équipe avec lui aujourd'hui, Aldo est rempli d'énergie, il est volontaire et téméraire, avec un don tout particulier pour s'attirer des ennuis.

La voiture a brûlé entièrement sans que l'on puisse y faire quoi que ce soit.

De retour au bureau, on a consulté les caméras de vidéo-surveillance du quartier. Comme presque partout maintenant, celui-ci était équipé de caméras à détection faciale, des petits bijoux de technologie qui nous donnent directement l'identité des personnes qu'elles filment, du moment où leur visage apparaît. Seulement les rebelles le savent et prennent généralement leurs précautions. On a bien vu les délinquants passer à la caméra, oui, mais aucun visage. Les rebelles se cachent sous des capuches et des bandanas ou, plus vicieux encore car toujours autorisés, les masques sanitaires.

Pour trouver les responsables de ce délit, il allait falloir mener une véritable enquête dans l'enquête déjà en cours, et on a commencé à se dire qu'on n'allait jamais s'en sortir.

En traversant la cour intérieure de l'agence pour se rendre au bureau de Katherine, on spéculait sur nos chances de ne pas être virés.

– Tu crois qu'on peut vraiment être virés pour ça ?

– Ce n'est pas vraiment notre faute, relativisait Aldo. Comment est-ce qu'on aurait pu savoir, comment est-ce qu'on aurait pu éviter ça ?

On était comme deux écoliers à la fin de la récréation, en train de se demander si leur bêtise allait passer inaperçue. Moi je voyais déjà notre chef nous dire : c'est votre job de prévoir les imprévus. Si vous vous laissez surprendre par des emmerdes aussi basiques, autant retourner tout de suite en formation.

Mais Katherine n'a même pas pris le temps de nous recevoir dans son bureau. Elle en sortait en trombe quand nous sommes arrivés devant sa porte.

– C'est pour quoi ? nous a-t-elle jeté. J'ai une réu, là, je suis à la bourre faut que je file.

– Eh bien, euh, c'est au sujet de la voiture incendiée...

– Eh bien quoi ? Quelqu'un a été tué ?

– Non, mais...

– Alors retournez au travail, et prenez une autre bagnole ! Y en a plein le parking ! Des voitures cramées, vous en verrez d'autres ici !

Elle est partie en poussant un long râle : « rhaaaaaa » qui l'a accompagnée jusqu'au bout du couloir.

Un peu perplexes, Aldo et moi avons pris un autre véhicule et on est repartis travailler, comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'y avait pas eu d'événement. On dirait que tout peut être remplacé à la minute ici. Je me demande si c'est

aussi notre cas à nous.

Un agent qui se trouvait dans le couloir à ce moment, devant la salle des photocopieurs à attendre je ne sais pas quoi, avait assisté à la scène. Il a dit à mi-voix :

– Faut vraiment pas être doué pour se faire cramer sa voiture dès la deuxième semaine...

J'ai ignoré la remarque, mais Aldo s'est arrêté :

– Et toi, t'as fait quoi mec ? Nous au moins, on était sur le terrain. C'est sûr qu'il t'arrivera rien si tu passes ta journée à la photocopieuse...

– Ça va, Aldo. Calme-toi. Viens.

On est partis de notre côté, tandis que le type soupirait d'un ton condescendant :

– Ils recrutent vraiment n'importe qui ici...

On a terminé notre travail du mieux qu'on pouvait, et à la fin de la journée, Aldo m'a proposé d'aller boire un verre :

– Une première voiture incendiée, ça se fête, non ?

D'ordinaire ce n'est pas le genre de proposition que j'accepte, mais Aldo a quelque chose en lui, un truc indéfinissable qui vous donne envie de le suivre. L'esprit d'aventure contagieux, peut-être. Qui devient folie inarrêtable lorsqu'il est partagé. Et nous le partageons.

– D'accord, allons-y !

Juste au bout de la rue, il y a un bar qui s'appelle *Le Dernier bar avant la fin du monde*. Il semble principalement fréquenté par les miliciens, policiers et militaires qui travaillent dans le quartier. Comme c'était la fin de la semaine et du service pour la plupart des agents, l'établissement était bondé de monde. Pas mal de gens étaient dehors, essentiellement des hommes, pour boire leur verre de fin de service dans la tiédeur de l'été indien. C'était un peu intimidant d'arriver dans cette jungle où tous les autres semblaient déjà y avoir si bien leur place, mais comme partout on doit essayer de faire dou-

cement la nôtre.

– Oh non, merde...

Devant l'entrée, Aldo s'est mis à fouiller frénétiquement dans son sac.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai oublié ma carte d'identité au Centre, je vais pas pouvoir badger l'entrée.

Pendant qu'il fouillait dans son sac en répétant « j'ai dû l'oublier à l'agence, elle doit être dans mon casier... » et que je me demandais comment c'est possible d'oublier sa carte électronique aujourd'hui, j'ai remarqué qu'un groupe de mecs adossés aux barrières de la terrasse nous regardaient en semblant clairement se moquer de nous.

L'un d'eux, au centre du groupe, était un homme tout carré, d'une carrure d'armoire, paraissant mesurer autant en largeur qu'en longueur. Il avait une peau de bébé et le visage lisse, les cheveux ras et un air à la fois bêta et agressif. À côté de lui, un gringalet à lunettes suivait et répétait ses moindres mouvements. Ils portaient notre uniforme d'intervention et je savais qu'ils faisaient partie de notre section, pour les avoir déjà aperçus dans l'agence.

Je me suis dit que ce n'était décidément pas notre journée et un vif sentiment d'agacement m'a soulevée :

– C'est quoi, son problème à lui ?

Aldo, qui cherchait toujours sa carte et n'avait rien remarqué de mon échange de regards avec le type-armoire, me répondait :

– Son problème c'est que s'il n'a pas sa carte il ne pourra pas entrer dans le bar et il ne pourra pas non plus ouvrir la porte de sa résidence, alors si la carte est restée à l'agence c'est pas grave, il va juste retourner la chercher, mais si la carte est perdue ça veut dire que...

– Je parlais de ce mec, là-bas.

Aldo a relevé la tête, ses yeux ont tout de suite trouvé le type-armoire et son acolyte. Et dans son regard j'ai lu la même expression : *ce n'est vraiment pas ma journée*.

- Faut que je retourne au bureau, a-t-il dit simplement.
- Je t'accompagne.

On est repartis vers l'agence tandis que les moqueries du type-armoire se prolongeaient dans notre dos.

– Tu le connais, ce mec ? ai-je demandé à Aldo sur le chemin.

– Oui, on se connaît du lycée... J'aurais bien aimé ne jamais le revoir. Faut croire que le monde est trop petit pour lui et moi...

– Il est dans notre section, non ?

– Ouais, je sais. Fait chier. Je me demande bien comment il a pu atterrir ici. Il a été pistonné, c'est sûr.

– Tu crois qu'il sait pour la voiture incendiée ?

– Non, je pense pas.

– Alors qu'est-ce qu'il nous veut ?

– Ça n'a rien à voir avec toi, c'est moi. C'est entre lui et moi.

Je n'ai pas insisté pour en savoir plus. Un morceau de ténèbre s'était glissé dans les yeux d'Aldo et avait arrêté ma curiosité. On ne se connaissait pas assez pour se confier, lui et moi ; pas assez pour se confier les morceaux de ténèbre qui peuvent déborder en dehors de nous.



Presque toutes les lumières de l'agence étaient éteintes quand on y est revenus. Il était 20h, seuls quelques bureaux étaient encore éclairés.

– Je t'attends dehors, ai-je dit à Aldo.

Il est parti chercher sa carte, je me suis posée contre la barrière extérieure pour l'attendre. Pendant quelques instants je suis restée seule dans la douceur du soir, à me demander un peu ce que je faisais là tout en me sentant bien d'y être. La nuit était tombée. L'air tiède de septembre sentait la rentrée, le renouvellement, les recommencements, les étapes intermédiaires ; ce n'était déjà plus l'air d'été mais pas encore celui d'automne.

Quand enfin j'ai entendu la porte se rouvrir et quelqu'un sortir, je me suis avancée vers Aldo :

– Ah, c'est pas trop tôt !

Sauf que ce n'était pas Aldo, c'était l'autre gars. Celui du couloir, de la photocopieuse.

– J'avais du travail à terminer, a-t-il expliqué un peu confus.

– Non non désolée, je ne pensais pas que c'était toi... J'attendais quelqu'un d'autre... Tu n'avais pas à te justifier d'ailleurs...

– Oui, je sais.

Le gars semblait en attente, comme sur un palier qu'il hésitait à franchir. Je lui ai souhaité une bonne soirée, il m'a dit « bonne soirée » mais n'a pas bougé.

– Au fait, m'a-t-il lancé, je tenais à m'excuser pour tout à l'heure. Pour ce que j'ai dit, pour la voiture... Ces premières semaines nous mettent tous à cran. Je ne voulais pas être blessant. Pas avec toi en tout cas.

– C'est oublié. Tu travailles tard, dis donc.

– Toi aussi apparemment.

Je n'ai pas osé lui dire qu'on revenait du Dernier bar avant la fin du monde, pour ne pas risquer de dégringoler de nouveau dans son estime. D'autant que d'ordinaire je suis bien plus du genre à rester au bureau jusqu'à 20h moi aussi, qu'à aller au bar !

– Moi c'est Pamela Aradia, me suis-je présentée en lui tendant ma main avec un sourire.

Il m'a serré la main et rendu le sourire.

– Stanislas Wolf. Je sais qui tu es. Tu as l'un des meilleurs dossiers. Tu as même terminé deuxième à l'examen.

– Tu as enquêté sur moi ou quoi ?

– C'est qu'il n'y a pas beaucoup de femmes dans la section, alors forcément on les remarque tout de suite.

– Mmh.

– Enfin, non, ne crois pas que c'est parce que tu es une femme que je t'ai remarquée, ce n'est pas ce que je voulais dire, d'ailleurs je ne t'ai pas particulièrement remarquée, enfin tu as sans doute beaucoup de qualités, en tant qu'agent je veux dire, et c'est surtout ça que j'ai remarqué, même si tu as sans doute aussi beaucoup de qualités en tant que femme bien sûr, mais ce n'est pas le...

– Hé, détends-toi, ça va, j'ai compris.

Stanislas a souri, et je l'ai trouvé infiniment plus agréable comme ça. Le bleu perçant de ses yeux, translucide dans la lune, vous clouait sur place. Il avait une gueule d'ange, si on s'en tenait strictement aux traits de son visage. Mais en l'absence de sourire, son expression prétentieuse et amère le rendait complètement antipathique. On aurait dit deux personnages différents qui se battaient un même visage, et je ne savais pas lequel était le vrai et lequel était un masque.

Le retour d'Aldo, à ce moment-là, a interrompu la discussion.

– Ah tiens ! a-t-il lancé en se postant naturellement entre Stanislas et moi. À la photocopieuse aussi ils font des heures sup' !

– Écoute, je...

– Ça va, t'inquiète frère ! Je plaisante. Bon, j'ai retrouvé ma carte. On va le boire ce verre ? Tu viens avec nous ?

Aldo s'était tourné vers Stanislas, qui s'était raidi sans rien dire, décontenancé par la proposition. Je l'étais moi aussi, mais après tout pourquoi pas. C'était le genre de journée où tout peut arriver.

– On va fêter notre première voiture incendiée, ai-je expliqué à Stanislas. Tu ne peux pas rater ça. Apparemment c'est presque une tradition ici.

– Alors si c'est une tradition...

On est repartis tous les trois vers le Dernier bar. C'était mon premier échange convivial depuis mon arrivée dans l'agence, et depuis très longtemps sans doute. Oui, devenir milicien c'est comme laisser son ancienne vie derrière, et redémarrer de zéro. On ne se connaît pas, on ne vous connaît pas, on peut soudain tout devenir, on peut décider qui l'on sera.

– Vous ne trouvez pas que c'est envoûtant ? ai-je demandé à Aldo et Stanislas tandis qu'on était assis à la terrasse du bar, sous la grande nuit.

– De quoi, d'être là à boire une bière ? a fait Aldo. Ou juste de s'être fait cramer notre voiture ?

– D'être là, oui, de démarrer une nouvelle vie...

– Envoûtant... a répété Stanislas d'un ton songeur.

Aldo a levé son verre :

– À la nouvelle vie qui commence, alors.

– À la nouvelle vie !



C'était enivrant, oui. Il n'y avait pas d'ivresse dans nos verres, puisque l'alcool est interdit depuis des années et qu'on boit toujours des bières « libres » (sans alcool) mais il y avait bien de l'ivresse dans le fait d'être là tous les trois, de ne pas se connaître et d'être pourtant déjà liés avec une étrange force.

Car ici on n'est pas vraiment liés par le travail, on est liés parce que même sans se connaître, on sait qu'on est embarqués sur le même bateau, et qu'on y sera pour affronter le pire ; on est liés par la guerre pour laquelle on s'est tous engagés et par l'espoir inaliénable qui nous a paradoxalement menés à y participer. Parce que sous ses airs de bureau de start-up, ce sont bien des combattants que le Centre a recrutés. Nous ne sommes pas tout à fait des collègues de travail ici, nous sommes avant tout des compagnons d'armes, et ce seul lien suffit à nous tenir les uns les autres ensemble du même côté.

Enfin, tout ça c'est sans compter les individualités qui peuvent toujours prendre le dessus, même ici...

– Oh mais regardez-moi qui est revenu, les mecs !

Comme pour nous rappeler qu'il n'y a pas de commencement absolu dans la vie, que tout point de départ se fait depuis une ligne déjà tracée, et que cette ligne c'est notre passé, le type-armoire et son acolyte à lunettes, qu'on croyait partis, sont soudain réapparus à la terrasse du bar. Et cette fois ils sont venus vers nous avec le reste de leur groupe. Aldo et l'armoire semblaient avoir quelques comptes à régler, laissés en cours depuis leur ancienne vie.

– C'est à ça qu'on voit qu'on est vraiment dans la merde, a lancé l'armoire en se plantant devant Aldo. Quand tu vois que maintenant on recrute *ça* dans nos rangs...

Je suis intervenue avant Aldo :

– Bon, c'est quoi ton problème à toi ?

Le type-armoire m'a à peine calculée :

– De mieux en mieux, a-t-il jeté à Aldo. Maintenant t'as embauché une meuf pour te défendre ! J'espère qu'elle te fait la totale au moins. Ah non, j'oubliais, tu...

– Laisse-la en dehors de ça, a coupé Aldo.

Mais je m'étais déjà levée pour faire face à l'armoire :

– Hé, connard ! Si t'as quelque chose à me dire, tu...

– Mais de quoi elle se mêle, la petite pute ?

Ça n'avait pas si mal démarré, pourtant. Mais je perds mon sang-froid quand des mecs qui se croient plus forts que tout le monde me prennent de haut moi ou des gens que j'apprécie. Et j'apprécie Aldo ; peut-être d'autant plus que le type-armoire semble le détester. Alors oui, c'est moi qui ai frappé en premier.

Je ne sais pas trop ce que j'avais à prouver, mais c'était sûrement quelque chose qui en valait la peine. La bagarre s'est déclenchée en plein milieu de la terrasse. Aussitôt après mon premier coup, une mêlée s'est formée comme si chacun avait juste attendu le top départ. Aldo s'y est jeté à mes côtés. Le type-armoire était aussi solide qu'il en avait l'air, mais pendant la formation de milicien on vous apprend à frapper juste, à frapper efficacement. Je n'ai jamais eu peur de me frotter à plus gros que moi. Et de toute façon la vraie force est dans la tête, la vraie force est dans l'énergie, la vraie force est dans la rage.

Mais très vite, notre petite altercation a pris une tournure plus sérieuse. Le type-armoire a dégainé son BTM en se ruant sur Aldo.

– Maintenant on va se marrer ! Ça fait trop longtemps que j'attends ce moment !

Il a abattu la matraque avec force. Aldo s'est protégé de son bras mais la violence du choc l'a projeté au sol. Un deuxième coup l'a eu dans le ventre, il s'est plié en deux. L'armoire allait frapper une troisième fois lorsque Stanislas, qui

s'était jusque-là tenu à l'écart, s'est interposé. Et soudain la mêlée s'est dissipée, la bagarre s'est arrêtée.

J'ai compris ce qui se passait lorsque j'ai vu que Stanislas tenait son Berserk au bout de son bras tendu. Le type-armoire a reculé de plusieurs pas :

– Oh là, doucement mec...

– Tu veux jouer à qui sera le plus malin ? a dit Stanislas. Tout de suite on se marre moins, hein ?

– Euh... Stanislas...

J'avais envie d'intervenir, mais j'étais clouée à ma place comme tout le monde. La plupart des clients en terrasse étaient armés, on n'était pas à l'abri que l'un des gars, un peu trop échauffé, entre dans le jeu et que d'un coup ce ne soit plus du tout un jeu.

– On n'est peut-être pas obligés d'aller jusque-là les gars, a lancé Aldo en se relevant avec un sourire confus qui m'a donné, malgré la situation, une étrange envie de rire.

Attiré dehors par l'agitation, le patron du bar restait lui aussi immobile, entre deux mouvements, semblant se demander quoi faire, se disant peut-être qu'il faudrait appeler des agents de la sécurité et que justement son bar en était rempli.

– Cassez-vous de là maintenant, a jeté Stanislas au groupe de l'armoire. Fini de jouer. Dégagez, ALLEZ !

Son brusque haussement de ton a dispersé tout le monde en un sursaut. Le type-armoire a rengainé son BTB.

– Toi et moi on n'en a pas fini, a-t-il craché à Aldo.

Et avec un regard assassin vers nous, il a quitté le bar comme les autres, suivi par son acolyte dont les lunettes s'étaient retrouvées tordues dans la bagarre.

Après leur départ la nuit est d'un coup redevenue étrangement calme au milieu des chaises renversées et des verres cassés.

– Et qui va ranger tout ça ? a dit le patron.

– Je m'en occupe chef, a de suite répondu Aldo.

On s'attelait ensemble à nettoyer la terrasse lorsqu'une voiture de sport s'est arrêtée juste devant l'entrée. Aldo a soupiré :

– Manquait plus que ça...

La fenêtre teintée côté conducteur s'est abaissée, révélant petit à petit et au ralenti le visage sévère de Katherine Shlouk.

– Madame, a réagi Stanislas en se redressant tout droit.

– Dites-moi que je rêve... a lâché la chef en observant la terrasse chaotique du bar. C'est quoi, ça ? C'est un cirque ici ? On dirait que vos heures de service ne vous ont pas assez fatigués... Je vous veux tous les trois demain à 8h dans mon bureau.

Elle a refermé la fenêtre et tracé son chemin.

– Eh merde...

– Bravo, a réagi Stanislas. Alors là, bravo. Moi, je n'ai rien à voir là-dedans. Vous faites comme vous voulez, mais moi je n'ai rien à faire à cette convocation !

Il est rentré chez lui. Aldo et moi on a fini de ranger tous les deux puis on a bu une autre bière libre à l'intérieur, au comptoir, en discutant avec Wilfred, le patron. Je pensais qu'il serait en colère, mais il s'est montré amical et on a même bien sympathisé avec lui. Quand on s'est excusés pour le désordre, il nous a dit :

– Bah, ça nous a fait un peu d'animation ! Ça m'a rappelé le bon vieux temps, l'époque des fêtes, l'époque où on servait encore de l'alcool, où les soirées dégénéraient, où la jeunesse était irresponsable, où elle avait ce petit brin de folie... Maintenant ce n'est plus pareil, et puis ce n'est plus la même clientèle ici. C'est surtout des jeunes sérieux, qui viennent chez nous. Bon, parfois ça dérape aussi évidemment, hein, voyez ce soir... Il y a des gens un peu fous dans votre profession, faut pas croire. Enfin, je dis pas ça pour vous. Gill et Louis,

c'est des bons clients, j'ai rien contre eux. Mais Gill a... quand il a un problème avec quelqu'un, ça ne se termine jamais bien.

– Gill, c'est le type-armoire ? ai-je demandé.

Le patron a ri, Aldo a opiné :

– Le type-armoire, ouais. Gill Bertrand. Et l'autre c'est Louis Garric, c'est ça ?

Le patron a hoché la tête :

– À votre place les jeunes, je ferais attention. Gill et Louis sont arrivés ici depuis les forces de police. Et je peux vous dire que même là-bas déjà, ils avaient leur réputation. Mieux vaut ne pas trop chercher les embrouilles avec eux.

– Et Stanislas ? ai-je demandé. Vous le connaissez ?

– Qui ça ?

– Le blond qui était avec nous.

Il a secoué la tête :

– Jamais vu ici. Mais je ferais encore plus attention à lui si j'étais vous. J'ai souvent vu des bagarres ici, mais rarement un gars prêt à régler ça à l'arme à feu...

On a laissé courir un silence, puis Wilfred a repris :

– En tout cas, c'est surtout la première fois que ceux qui foutent le bordel rangent tout après ! Allez, je vous paie la mienne les jeunes. Après, on ferme.

Il nous a resservi deux bières et a commencé à nettoyer la salle. Le Dernier bar avait retrouvé un calme étrange qui donnait l'impression qu'on était déjà au fond de la nuit. La plupart des clients étaient partis, pas tant à cause de la bagarre mais parce que l'heure du couvre-feu approchait déjà. Avec le couvre-feu à 22h, les établissements ferment généralement à 21h45, même les weekends.

– Tu veux faire un tour ? m'a proposé Aldo quand on s'est retrouvés dehors.

– Je ne crois pas qu'on ait le temps de quoi que ce soit,

le couvre-feu c'est dans dix minutes.

– Et alors ? Les miliciens ne sont pas concernés.

– Tu oublies le traceur.

– Quoi, le traceur ?

– Imagine si Katherine consulte nos traceurs et voit qu'on est en train de traîner dehors pendant le couvre-feu après tout ça...

Aldo semblait réellement ne pas y avoir pensé.

– Tu crois que ça pourrait être plus grave qu'une voiture incendiée ou une bagarre au Dernier bar ? a-t-il raillé.

– Je ne tiens pas à le savoir ! Bonne nuit, Aldo.

Aldo a souri, on s'est dit au-revoir un peu à contrecœur malgré tout et chacun est parti de son côté. En dépit de tout ce qui m'est arrivé dans cette journée et qui aurait dû m'épuiser, je me sens en pleine forme. Et étonnamment sereine, pour la première fois depuis longtemps. Presque... oui... en sécurité.